

SAINT-MARCELLIN, VILLE D'HISTOIRE



LES RUES RACONTENT
NOTRE HISTOIRE







4

5

6

Rue du Dauphin

Avenue du Vercors

Gare

Avenue Félix Faure

Manufacture

Rue Jules David

Rue du Colombier

Boulevard de la Gare

Rue Aymard du Rivail

Rue Bresse

Imp. Patrix-Darzac

Place des Carmes

Square Barbara

Place Jean So

Pl. Desgout

Place Lacombe Maloc

Espace Saint-Laurent

Rue saint-Laurent

Bd Bayle-Stendhal

Rue Jean Rony

Rue Paul Berret

Les rues racontent notre histoire

La Ville de Saint-Marcellin organise chaque année depuis plus de dix ans, à l'occasion des journées du patrimoine de septembre, des visites guidées du centre ancien de la ville sur la trace des vestiges des remparts.

En 1999, une série de plaques commémoratives a été apposée dans les rues du centre ville, rappelant la vie des personnages qui ont marqué l'histoire de la ville.

Depuis 2005, trois circuits patrimoniaux, ponctués par des plaques explicatives, mettent en valeur des monuments ou lieux remarquables intra et extra muros. Un dépliant et un livret accompagnent les visiteurs sur ces parcours.

Cette année, les recherches du groupe REMPART, ont abouti à un autre volet concernant l'histoire des noms de rues. Travaillant sans relâche sur leur projet, ils sont parvenus à ce résultat remarquable : permettre aux habitants et aux visiteurs de faire connaissance avec tous ces personnages dont le nom n'évoque parfois qu'une adresse !

D'une rue à l'autre, c'est une manière de revisiter Saint-Marcellin qu'ils vous invitent à découvrir dans ce guide.

Merci aux bénévoles du groupe REMPART, amoureux de leur ville jusqu'à la passion, la passion de l'histoire, la passion de la transmission d'une génération à l'autre, la passion de Saint-Marcellin !

Jean-Michel Revol,
Maire de Saint-Marcellin, Conseiller général

Anne-Marie Rey Foity,
Adjointe à la vie culturelle

Nous remercions les personnes qui nous ont aidés à réaliser ce livret :

M. Jean-Michel Revol, Maire de Saint-Marcellin
Mme Marie-Hélène Roche et le Service Culturel
Mme Noëlle Roth et le Service Communication
Mme Balaÿs
M. Jean-Yves Balestas
M. Pierre Ballouhey
Mme Paulette Basso
Mme Gisèle Bricault
Mme Claudine Brun
M. Victor Carrier
Mme Colette Curtet
Mme Chantal Desgranges
M. Claude Ferradou
Mme Alma Forlin
Mme David Guichard
M. René Guigard
M. Yves Micheland
M. André Odoit
M & Mme René Reynaud
Mlle Pauline Rosabrunetto, chargée de mission Culture et patrimoine au Conseil général

Musée départemental Jean Vinay

Bibliographie

Jean Sorrel *Histoire de Saint-Marcellin*

Docteur Courtieu, articles du *Dauphiné Libéré*, années 1955-60
et conférence du 24 février 1951

Colloque de la Résistance dauphinoise de Fontaine, mars 1993

Rapport de la commission nommée par le conseil municipal
de la Ville de Saint-Marcellin suivant délibération du 12 mars 1853 :
Noms des rues et places de la ville de Saint-Marcellin

Archives municipales de Saint-Marcellin

Introduction

Le groupe REMPART a fait ce livret pour permettre de découvrir d'une part quelques uns des personnages qui ont fait Saint-Marcellin et d'autre part quelques lieux pittoresques ou historiques.

Soyons reconnaissants à nos édiles successifs d'avoir voulu conserver cette mémoire dans le nom de nos rues.

Leur clairvoyance nous permet de suivre l'histoire de notre ville !

Celle de notre dauphin Humbert II arpentant la rue du Dauphin avec son équipage, celle de l'antonin Charles Anisson qui fut un grand diplomate français et aussi curé de notre ville au XVI^e siècle, nommé cardinal juste avant une mort prématurée.

N'oublions pas le botaniste Joseph Hugues Boissieu de la Martinière, compagnon de Lapérouse dont la mémoire locale n'a gardé que la dernière partie du nom ; ni nos patriotes résistants Carrier, Rony, Baillet ; les peintres Pachot d'Arzac, Vinay, Malnuit ; et quelques lieux pittoresques comme l'impasse de Joud ou la montée des Bricoules.

Impossible de tout citer, nous vous laissons le soin de découvrir la suite en feuilletant notre livret. Vous y découvrirez peut-être des oublis, des divergences d'interprétation, nous demandons votre indulgence.

Bonne lecture.

Les membres du groupe REMPART :

- Marina Bertrand
- Christiane Charrier
- Angèle Cuchet
- Henriette Darlais
- Max Gagnor
- Maurice Hendboëg
- Henri Inard

En mémoire de nos amies disparues :

Renée de Taillandier, Marie-Christine de la Granville.

Place d'Armes



Dans la chartre d'Humbert II (dernier dauphin), datant du 4 juillet 1343, il est dit que :

« la halle du marché sera changée derrière la maison Lebourguignon, près de la demeure de Ponson Marcellat et tout autour de la halle, une grande place carrée sera ouverte, à laquelle aboutiront toutes les rues dudit lieu. Aux environs de la halle, résideront les marchands, drapiers, chaussetiers et maîtres apothicaires... ».

C'est ici que se tiennent les marchés, depuis le XIV^e siècle, le plus important a lieu le samedi matin. Sous Henry IV et ses successeurs, la ville a quatre foires annuelles. En 1822, la municipalité en ajoute deux.

Sur cette place se trouvèrent successivement le four communautaire détruit par une inondation au XVIII^e siècle, puis un grand bassin et enfin au XX^e siècle le kiosque à musique.

Rue Jean Baillet ancienne rue de Chevières



Né à Thônes (Haute Savoie) le 1^{er} janvier 1925, Jean Baillet, dans sa tendre enfance, vient avec ses parents habiter Saint-Marcellin. Après avoir fait ses études à l'école publique et au collège de notre ville, il prépare son entrée à Saint-Cyr au Lycée Champollion de Grenoble et entre dans la Résistance, faisant partie du mouvement F.U.J.F (Forces Unies de la Jeunesse Française) devenues plus tard le M.U.R (Mouvement Uni de la Résistance).

Il a été formé par Louis Lemaire, chef local de la Résistance qui remplaça le docteur Carrier après son assassinat. Mais, le 9 mai 1944, à Grenoble, Jean Baillet est arrêté sur dénonciation et transféré à Lyon, à la prison Saint-Paul, puis à Compiègne et ensuite déporté en Allemagne, au camp de Dachau.

Square Barbara

Affecté le 2 août 1944 au kommando annexe de Kempten, il y arrive dans un état pitoyable de délabrement physique dû à la dénutrition.

Aujourd'hui, nous savons d'après le témoignage irrécusable et très précieux de M. Louis Terrenoire (ancien ministre), compagnon de captivité à Dachau-Kempten, que *« le 25 septembre 1944, Jean Baillet a expiré dans mes bras et, avec trois de mes camarades gaullistes et chrétiens, nous avons tenu à aller l'enterrer, en emportant son corps, enfermé dans une caisse, dans un coin perdu, à quelques cinq kilomètres de notre camp. Le SS qui nous accompagnait a exigé que nous effacions, que nous tassions la terre recouvrant sa tombe, afin qu'on ne sache pas qu'un déporté y avait été placé ; sa misérable « dernière demeure » devait rester inconnue ».*

Fait capitaine, au titre des Forces Françaises Combattantes, il a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume par un décret du 27 novembre 1946.

Fuyant la persécution nazie contre les Juifs, la chanteuse Barbara, de son véritable nom, Monique Serf, se réfugie à Saint-Marcellin avec sa famille dans les années 1942-1943. Elle suit les cours au collège situé alors place d'Armes. Aujourd'hui encore, d'anciens élèves Saint-Marcellinois gardent son souvenir. Sa famille habite une maison, rue du Mollard. La petite élève se fait déjà connaître grâce à des prestations vocales au restaurant Savoyet où elle chante pour un petit nombre d'habités.

Puis c'est le départ pour la région parisienne. Après des débuts prometteurs, notamment au cabaret *l'Ecluse*, elle fait une carrière nationale et internationale avec des airs tels que *Quand reviendras-tu ? Göttingen, Nantes* (en souvenir de son père), *l'Aigle Noir, Lilly Passion* et beaucoup d'autres. Rappelons que *Mon enfance* et *Il me revient* sont des chansons consacrées à de douloureux souvenirs de guerre dans notre ville.

Sans avoir pu achever ses mémoires, elle décède le 21 novembre 1997.

Le *Festival Barbara*, festival de la chanson française, lui rend hommage chaque année.



Rue Bellegarde

ancienne rue Colombine



Rue Bergerandière

La rue de Bergerandière tire son nom d'un lieu-dit, « Bergerandière ». Ce lieu-dit s'est d'abord appelé « Bergerand ». Ce nom est attesté entre 1861 et 1883. Il provient en fait de Jean Bergerand, qui possédait une terre à cet endroit en 1734, selon un parcellaire.

Le suffixe « -ière », signifiant « le domaine de » est ajouté par la suite et attesté en 1908.

Madame Boissieu de Bellegarde fonde en 1830, à la demande de M. Vallier-Colombier, sous-préfet, le bureau de charité de Saint-Marcellin dont le but est de soulager, par des secours en argent et en nature, les familles malheureuses et de placer les orphelins « dignes et pauvres ».

Pour honorer la fondation « présente dans le cœur de chaque habitant de la ville », la municipalité décide, en 1860, de donner le nom de Bellegarde à la rue reliant la place d'Armes à la place Colombine où est bâti l'hôtel particulier de la famille de Bellegarde.

Ce serait dans cet hôtel que serait né le 26 janvier 1738, Joseph Hugues Boissieu de la Martinière, botaniste et explorateur dont nous parlons plus loin.

Rue Paul Berret



Paul Berret (1861-1943) écrivain, journaliste, professeur de français et de rhétorique à Meaux, Beauvais, Lille, Versailles puis au lycée Louis le Grand à Paris, vécut à Saint-Vérand.

Il descend d'une lignée de Saint-Marcellinois qui furent gens de robe et hommes politiques. Sa famille est apparentée à celle des Hache, célèbres ébénistes grenoblois. Sa compétence sur Victor Hugo est reconnue internationalement.

De nombreux ouvrages en témoignent, notamment :

- Une étude sur *La légende des siècles* en cinq volumes et sur *Les châtiments* en trois volumes.

- Un ouvrage sur la vie de Victor Hugo et sur Victor Hugo dans les Alpes et le Dauphiné.

Notre région et le Dauphiné firent aussi l'objet d'œuvres telles que :

- Le Dauphiné
- Les sept merveilles du Dauphiné
- Cartes et légendes du Dauphiné
- Au pays des brûleurs de loups

Enfin, il fut un promoteur du théâtre au lycée et participa à un certain nombre de revues littéraires.

Il présida de nombreuses distributions de prix au collège de Saint-Marcellin.

Il repose au cimetière de Saint-Vérand.

Passage de Bon-Secours

Il conduit de la montée du Château à la maison curiale jouxtant l'église où se situait la maison dite des « Dames de Charité ». Marie-Anne Dantour, née en 1761, prieure du monastère royal de Montfleury, chanoinesse, issue d'une ancienne famille de notables de Saint-Marcellin, introduit chez nous les sœurs hospitalières, devenues Dames de Charité, dont la mission est de donner des soins aux malades.

C'est en 1840 que la congrégation de Notre Dame du Bon-Secours de Lyon, établit à Saint-Marcellin l'une des premières communautés destinée à travailler hors de leur ville.

Marie-Anne Dantour meurt à Saint-Marcellin en 1842, âgée de 81 ans.

Les religieuses de « Bon Secours » partent en 1970, après avoir exercé leur sacerdoce bénéfique durant 130 ans.

Rue Biesse

Louis François Biesse a passé de nombreuses années à Saint-Marcellin où il fut directeur des contributions indirectes.

Par testament olographe, daté de Vienne, le 29 mai 1875 et déposé le 29 janvier 1889 dans l'étude de Me Siloy, notaire à Grenoble, il fait deux legs à la ville de Saint-Marcellin.

Ces deux legs sont acceptés le 20 juin 1889 par le conseil municipal mais contestés par les héritiers.

C'est le président de la République qui décrète, sur rapport du ministre de l'Intérieur, que le maire est autorisé à accepter le premier legs seulement. Il consiste en une rente de 600 francs dont le montant doit être remis chaque année à une ou plusieurs jeunes filles méritantes. M Biesse souhaite que l'élection de ces ou cette jeune fille ait lieu au cimetière et que la remise du legs ait lieu le 25 août. La ou les lauréates devront faire dire une messe sans précision de date ni de lieu. Mais le conseil municipal décide que l'élection aura lieu dans une salle de l'hôtel de ville le matin du premier dimanche d'août, jour de la fête patronale et la remise du legs l'après-midi.

Les deux premières « Rosières » sont élues en 1893.

Louis François Biesse meurt à Grenoble le 13 janvier 1889.

Le 29 février 1892, le maire de Saint-Marcellin propose d'apposer une tablette sur le tombeau sur laquelle on peut lire : *« La ville de Saint-Marcellin reconnaissante, lui a consacré cette pierre pour perpétuer le souvenir de sa générosité envers elle ».*

Rue Boissieux ancienne rue du Poignard

François Boissieux est propriétaire d'un domaine à Chablis dans l'Yonne. Il décède le 19 décembre 1855.

Par testament, il lègue 6 000 francs à chacune de ses trois sœurs. Ces sommes doivent revenir à la ville de Saint-Marcellin au fur et à mesure du décès des légataires. Cette somme est ensuite réduite au total de 15 000 francs par un testament nouveau et codicille étalés sur les années 1896-1899. Les intérêts de cette somme doivent servir à constituer un prix de vertu en faveur d'un jeune homme ou d'une jeune fille de la commune, à condition qu'il ou elle en soit digne, et les parents, honnêtes et sans fortune. Les candidats devront être choisis par le maire et le conseil municipal.



Rue Brenier de Montmorand



Antoine François Brenier, qui ajouta de Montmorand à son nom, est marié à Thérèse de Préville.

Après des études au collège d'Harcourt à Paris, il entre dans le corps des gendarmes du roi le 12 novembre 1786, il en sort à 16 ans lorsque ce corps est dissout et continue son éducation militaire à l'école d'état major de Strasbourg.

Il participe à la campagne de 1792. Adjoint au général d'Albignac qui commande l'armée des Alpes, il en forme le 6^{ème} bataillon de volontaires et participe aux guerres d'Italie. En 1793, il est chef de bataillon à l'armée des Pyrénées Orientales et en 1794, chef de demi-brigade. En l'an VII, il retourne en Italie où il est nommé général de brigade le 15 juin 1799. Mais de graves blessures reçues pendant cette campagne, ayant profondément altéré sa santé, l'obligent à revenir en France pendant plusieurs années.

En 1807, il est à l'armée du Portugal avec le général Junot. Il prend une part très brillante à l'affaire de Rorissa et surtout à la bataille de Vimeiro où il est fait prisonnier le 21 août 1808. En avril 1811, il se trouve enfermé dans Almeida par les hommes de Wellington. Il fait sauter la forteresse et s'échappe avec ses 1 500 hommes, passe à travers l'armée anglaise forte de 45 000 hommes et rejoint le général Reygnier. Cet exploit le rend célèbre et lui vaut le grade de général de division (le 26 mai 1811) et le titre de baron

Appelé en 1813 dans la Grande Armée, il fait la campagne de Russie sous les ordres du maréchal Ney. Il est gravement blessé à Lutzen. Puis il commande la place de Lille composée de 16 divisions où il reçoit la croix de Saint Louis le 19 juillet 1814. Pendant les cent jours, il commande la place de Brest aux prises avec des luttes de partis. L'escadre britannique est prête à se saisir de l'occasion de s'emparer de la ville. Brenier calme les esprits et évite que le sang soit versé. Le maire lui remet une épée d'honneur. Il est nommé inspecteur général d'infanterie en 1818, et en 1819 commandant de la 17^{ème} division militaire en Corse du 29 novembre 1820 au 15 avril 1823, époque où le roi le met en disponibilité et lui donne le titre de vicomte.

Admis à la retraite en 1824, il se retire à Saint-Marcellin, devient membre du conseil général de l'Isère et député en 1830. Il meurt le 8 octobre 1832 au château de Saint-Marcellin qu'il avait acheté avec sa dotation de la Corse. Son nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe à Paris (côté ouest).

B3

Impasse du Bout du Monde



10

Ce nom de rue existe dans plusieurs communes de France. Il désigne généralement une rue qui donne sur l'extérieur de la ville, et qui ouvre la voie vers un chemin pouvant emmener le voyageur « au bout du monde ». Cette expression évoque une notion de périphérie de la ville, et une certaine forme d'isolement. A Saint-Marcellin, cette rue est une impasse qui aboutit juste derrière le rempart, dans les anciennes écuries de M. Brenier de Montmorand.

B1

Montée des Bricoules

En patois on donne souvent le nom de « bricoule » ou « bricoulou » à des personnes qui exécutent de menus travaux, sans grande importance, qui fabriquent de petits objets sans grande valeur ou qui travaillent avec lenteur. Cette montée peut aussi se gravir lentement, d'où l'expression !

Il existe une pièce de harnais du cheval qui se nomme la « bricole » et qui se place sur la poitrine de l'animal ! Mais quel rapport avec notre chemin ?

Rue Ferdinand Brun

Ferdinand Brun naît le 27 janvier 1911 à Chevrières, d'une famille de « ramasseurs » de fromages dans les Chambarand. Il fréquente l'école publique et poursuit ses études au collège de Saint-Marcellin. Dans cette ville, en 1927, sa famille installe une fromagerie, rue de la Liberté et très vite il s'engage dans cette activité où ses initiatives feront de lui un allié du monde agricole. Mais, en 1932, pendant son service militaire, il a la douleur de perdre son père. Alors, endossant toutes les responsabilités de l'entreprise, il porte ses efforts, en particulier, sur la diffusion de l'image de marque du fromage de Saint-Marcellin. En 1936, il épouse Claudine Dupont et trois enfants, Pierre, Nicole, Liliane viendront illuminer leur foyer.

En 1939, éclate la guerre franco-allemande. Malgré de multiples contraintes, il maintient l'activité de l'entreprise, aide de nombreux réfugiés et soutient activement la résistance menée par le docteur Carrier et Jean Rony. Ainsi, par exemple, il n'hésite pas à aller chercher avec son camion, protégé par le drapeau de la croix rouge, des résistants qui avaient traversé l'Isère à leurs risques et périls, ou à réclamer, en personne, au centre de la milice de Valence, quatre de ses employés qui ont été raflés en représailles d'une tentative d'agression sur une voiture allemande, au tournant de Sarreloups. Il ne peut ramener que les deux plus jeunes, âgés de moins de seize ans, les deux autres sont envoyés dans un camp de travail à Wesermunde.

Au sortir de cette guerre, le 18 mai 1945, il est élu maire à une très grande majorité et le demeurera pendant vingt ans. L'une des premières délibérations de l'assemblée communale a été d'attribuer les noms de Jean Baillet, Jean Rony et Victor Carrier à trois rues de la ville.

La paix revenue, avec son équipe de conseillers municipaux compétents et efficaces, il s'attache, comme partout en France, à œuvrer pour la rénovation de la ville lui conférant un visage accueillant et dynamique. Citons les principales réalisations :

aménagement du stade Victor Carrier (1951-1953), modernisation de l'Hôpital, construction de l'Hôtel des Administrations (1954-1957), de l'Ecole maternelle du Centre et du Centre médico-scolaire (1956-1958), des immeubles Logéco (1959-1960), du secteur de la Bergerandière (1959-1964), de la poste (1960-1962), de la piscine, du lancement des travaux de construction du gymnase Carrier, de logements place Château Bayard et rue Parmentier, de l'amélioration de l'éclairage public, des réseaux d'eau et d'assainissement.

En 1965, pensant avoir mené à bien sa fonction, il ne se représente pas. Cinq ans plus tard, la maladie l'éprouve durement ; mais soutenu par l'affection des siens et des soins attentifs, il bénéficie d'une longue rémission, jusqu'en 1998. Toutefois, son intérêt pour le développement de la cité ne cessera jamais.



B2 Passage du Brusset



Passage qui conduit de la rue Jean Baillet à la « Montée du Château ».

Il s'appelle ainsi depuis 1860 et son nom est conservé en mémoire de M. Jean-Baptiste Berruyer du Brusset, avocat à la Cour, procureur Impérial près du Tribunal Civil de Saint-Marcellin. Devenu maire de cette ville en 1787, il joue un rôle important dès le début de la Révolution.

B2 Montée du Calvaire



Cette rue portait déjà son nom avant 1860, puisqu'il est dit lors de la révision des noms de rues à cette époque, que la montée du Calvaire « conserverait son nom ». Il s'agit d'une des rues les plus pentues de Saint-Marcellin. Elle longe l'enceinte médiévale (sur la gauche lorsqu'on la descend) et elle débouche juste en dehors de l'ancienne porte de Chevrières. Elle conduisait à un calvaire aujourd'hui disparu.

Rue Camponnière

La première attestation de ce nom date de 1734, sous la même forme. Deux hypothèses peuvent être avancées concernant cette appellation :

Camponnière pourrait être un aboutissant du latin *Campania*, « plaine » (dérivé de *Campus*, « champ »), auquel on aurait ajouté un suffixe *-aria*. La Camponnière est effectivement un lieu plat et étendu. La base *campo-* n'a pas été palatalisée (en langue d'oïl et dans les dialectes de notre région, les mots latins commençant par *ca-* ont habituellement évolué en « cha », c'est ce qu'on appelle une palatalisation. Ici ce n'est pas le cas).

Il pourrait aussi s'agir d'une famille Campon, possédant cette terre. On aurait ajouté à leur nom le suffixe *-aria*, ce qui donnerait comme signification à ce lieu-dit « le domaine de Campon ». Cependant, ce nom n'a pas été trouvé dans les parcellaires, il s'agit donc d'une hypothèse peu crédible.

Rue Cardinal

Charles Revol Anisson, originaire de Saint-Marcellin, appartient à une très ancienne famille du Dauphiné. Plusieurs membres de cette famille sont, comme lui, des religieux antonins et occupent d'importantes charges.

Charles, entré très jeune dans cet ordre, est curé de Saint-Marcellin en 1572. Un an plus tard, il est nommé commandeur à Aubeterre (Charente).

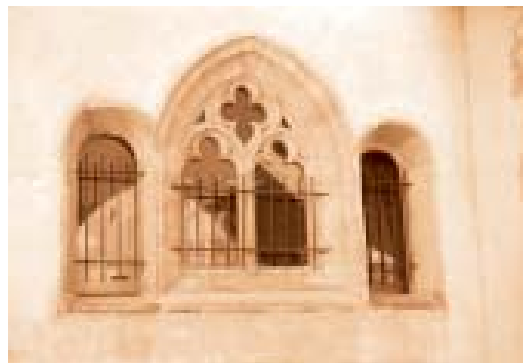
Envoyé à Rome pour remplir la haute fonction de procureur général de l'ordre, il y demeure plusieurs années au cours desquelles ses qualités de fin diplomate et d'habile conciliateur (qu'il tient peut-être de ses origines dauphinoises !), le font désigner, en 1592 pour accompagner la délégation conduite par Séraphin Olivier, auditeur de la Rote, pour obtenir du pape, l'absolution définitive d'Henri IV, lequel abjure le 25 juillet 1593. Le pape Clément VIII, très réticent ne se laissera convaincre qu'en 1595 après de délicates tractations. Conscient du rôle important joué par Charles Revol-Anisson, le pape décide de lui conférer en récompense de ses services le chapeau de cardinal. Mais il meurt prématurément avant d'avoir reçu cette haute distinction des mains de Clément VIII. Un tableau conservé dans sa famille le représente revêtu de « la pourpre cardinalice », mais nu-tête, le chapeau posé à côté de lui. Cardinal nommé mais non consacré !

Rue Carle

Instaurée en 1965, cette rue perpétue la mémoire de Mme Carle, qui fait don à la Ville de Saint-Marcellin, de son hôtel particulier de Lyon, en faveur du bureau d'aide sociale.

Mme Carle était la sœur de Jules David qui donna également son nom à une autre rue de Saint-Marcellin.

Place des Carmes



Cette place est située à l'emplacement de la nef de l'église des Carmes.

Le couvent des religieux des Carmes de Saint-Marcellin est une dépendance du couvent des Carmes de Beauvoir établi en 1343 par le dernier Dauphin Humbert II.

La décision de construire cette église est prise en 1442. En 1453, Louis II Dauphin (futur Louis XI), accorde divers subsides aux Carmes pour construire cette église qui profite également des largesses d'Etienne Déagent.

On peut remarquer de part et d'autre de la place d'anciens restes de l'église (sculptures, cul-de-lampe, arc de chœur etc...) et l'empreinte du chœur peinte sur la façade de la pizzeria adjacente.

Cette église et le rempart sont détruits dans le courant du XIX^e siècle pour permettre la circulation des véhicules.

Avenue Docteur Carrier



Victor Carrier naît à la Frette le 02 janvier 1899 dans une famille d'instituteurs, enseignant à Sillans, ville où s'écoule son enfance.

À 19 ans, mobilisé le 19 mai 1918, il rejoint un régiment d'artillerie avec lequel il participe à la campagne d'Allemagne puis, le 19 juillet 1922, il part pour le Maroc lors du soulèvement du Rif.

Démobilisé, il reprend ses études en 1924, d'abord à Lyon puis à Paris, pour devenir médecin généraliste avec la spécialité d'ophtalmologie tout en s'intéressant à la physiologie de la nutrition.

Pour cette dernière formation, il est aidé par M. Oscar Rolland, directeur des laboratoires « Ciba » (propriétaire du château Rolland à Saint-Marcellin) avec lequel il met au point un lait en boîte pour enfants.

Marié à Mlle Feugier de Saint-André-en-Royans, il s'installe à Saint-Marcellin le 1^{er} juin 1931.

Son cabinet se trouvait dans la Grande-Rue, au n° 46 actuel et son domicile privé, rue du Colombier au N° 5.

En 1939, ils auront un fils, prénommé lui aussi, Victor.

Fervent sportif, il a deux passions : le rugby et les boules. Très vite, il devient président du club de rugby qui, aujourd'hui, s'appelle « le Saint-Marcellin Sport » (SMS). Les boulistes organisent chaque année, depuis 1945, un challenge en son honneur.

Par son épouse, il a de nombreuses relations avec la rive gauche de l'Isère et, de 1932 à 1939, il est élu conseiller général du canton de Pont-en-Royans.

De mai 1935 à mars 1941, il est conseiller municipal de Saint-Marcellin.

C'est ainsi qu'il est confronté à la terrible période de chômage faisant suite à la crise économique de 1929. Il est sollicité pour créer une caisse d'aide aux chômeurs, ce qui ne l'empêche pas de continuer d'assister personnellement les plus pauvres en leur accordant la gratuité des consultations. N'était-il pas surnommé « le médecin des pauvres » ?

Engagé politiquement au parti radical-socialiste, il devient, avant guerre, président de la section locale de ce parti.

En désaccord avec le gouvernement, il abandonne le Conseil général, en 1939.

Dans la terminologie policière de l'époque, le docteur Carrier est alors qualifié de « gaulliste » et « d'anti-gouvernemental ».

En 1941, avec le Docteur Valois (ami de longue date) il cherche une solution pour sortir le pays du nazisme. C'est le début de la Résistance ; mais ce n'était pas facile d'entrer en résistance.

Son pseudonyme de résistant est *Lafayette*. Pourquoi ce choix ? Parce qu'il est un homme de compromis comme La Fayette.



Avenue Docteur Carrier

Il aide son ami Valois à recruter des agents sûrs pour le réseau Carte-Frager, organisation en liaison directe avec « la Special Operation Executive » anglaise dont les objectifs sont le quadrillage de la métropole pour un réseau de renseignements, l'organisation d'évasions, l'exécution de sabotages, le parachutage d'armes et d'explosifs dont a besoin la résistance française.

Toujours avec le docteur Valois ainsi qu'avec le docteur Jean-Louis Payerne, il milite à « Combat », mouvement de grande importance dans la région grenobloise, lequel donnera naissance à l'organisation du service de santé de la résistance, pour la région du Vercors. Il devient le chef du sous-secteur de Saint-Marcellin. Enfin, les deux docteurs sont amenés à créer le secteur 3 de l'armée secrète de l'Isère et la formation du Bataillon de Chambarand.

Sous la responsabilité personnelle du docteur Carrier s'organise un groupe de résistants à Saint-Marcellin : secteur 3 de l'Isère, chargé de ravitailler les premiers maquis installés dans les environs, notamment à Malleval. Parmi ces pionniers se retrouvent Albert Taillarde, maréchal des logis-chef de la brigade de gendarmerie, Charles Morel, lieutenant et commandant de cette même gendarmerie, Félix-Griat, Arthur Montagner et bien d'autres par la suite comme, par exemple, Jean Rony.

Au docteur Carrier incombe encore la charge de prévoir les futurs terrains pouvant permettre par la suite divers parachutages. De plus, il héberge des personnes recherchées et noue des relations étroites, en sa qualité de chef responsable, avec divers éléments parachutés.

Il est le promoteur de cet élan patriotique qui, dans les mois qui vont suivre, verra le ralliement de nombreux jeunes saint-marcellinois à la cause de son idéal « la liberté », n'ayant jamais pu accepter l'occupation de son pays. Mais son action continuelle, son souci de voir grandir cet élan de résistance contre l'envahisseur le fait remarquer.

Malgré des menaces de mort, malgré la pression de ses subordonnés pour qu'il quitte le pays, il tarde à délaisser ses troupes et sa famille. Toutefois, par mesure de sécurité, tout en préparant son départ, il dort chez des amis, M. et Mme Reynaud.

A l'arrestation du docteur Valois, prévenu par le fils de celui-ci, le 28 novembre 1943, il décide de partir le lendemain. Au petit matin, ce 29 novembre 1943, sans avoir fait sa toilette, il va dire adieu à sa famille. Mais, on sonne à sa porte... La bonne ouvre. Un groupe de la Gestapo demande à voir le docteur. Celui-ci ayant entendu et compris ce qui l'attend, prend son revolver (un 6.35) ayant toujours dit qu'il ne se laisserait pas prendre vivant, avance dans le couloir et tire le premier. Manquant sa cible, il est abattu par une rafale de mitraillette tirée par « gueule tordue », un ancien repris de justice.

Après la fouille de la maison, Mme Carrier et l'employée de maison sont emmenées à Grenoble, au siège de la Gestapo. Le grand-père, très âgé et l'enfant sont recueillis par des amis, la famille Lambert.

La nouvelle se répand très vite dans la ville. M. Revel passant devant la maison comprend ce qui se passe et le raconte au café Pellat-Finet (situé Place d'Armes).

Le corps enseignant du collège, informé par l'élève Maryvonne Pellat-Finet, fait observer une minute de silence.

Le docteur est enterré pendant la nuit à Sillans, comme un soldat tombé sur le champ de bataille.

L'employée de maison est relâchée rapidement, mais Mme Carrier, après avoir subi le supplice des interrogatoires de la Gestapo, sera transférée au Fort Montluc de Lyon pour plusieurs mois, sans jamais révéler aucune des activités résistantes de son époux.

Elle décèdera le 20 mars 1945, victime des séquelles de son internement, laissant son jeune fils Victor, âgé de cinq ans. Le père du docteur décèdera après sa belle-fille, la même année et l'enfant sera élevé par sa tante, Mme Cazeneuve. Le lendemain de l'assassinat du docteur Carrier, le curé Chavant, fervent patriote, célébra un service religieux « pour celui dont le nom est sur toutes les lèvres et que personne n'ose prononcer ».

Ainsi, l'église de Saint-Marcellin s'avéra trop petite pour contenir la population qui voulait rendre hommage à celui qui fut et restera à jamais « son Docteur Carrier », médecin des pauvres, héros de la Résistance.

Aujourd'hui, une longue avenue à son nom prend naissance près du monument érigé en son honneur (regardant le Champ de Mars) et longe un stade et un gymnase portant son nom. Face à ce monument (œuvre du statuaire dauphinois H.G Dintrat) nul ne peut ignorer qui a été le docteur Carrier. En effet, la stèle surmontée d'un buste à l'effigie du docteur porte son nom, son titre, les dates de sa vie et la cause de sa mort. De part et d'autre de celle-ci, deux bas-reliefs allégoriques racontent sa vie : d'un côté, sont représentées la « Médecine » tenant un caducée d'une main, de l'autre un rameau de laurier, symbole de la gloire et une mère allaitant son enfant, symbole de la « vie » ; de l'autre côté, la « Résistance » tient une mitrailleuse d'une main, de l'autre un rameau de chêne, symbole de l'immortalité et un rugbyman en pleine action, symbole du sport ».

8 Le Champ de Mars



Le 4 avril 1822, le conseil municipal de Saint-Marcellin décide de créer deux foires à bestiaux en plus des quatre existantes. Il choisit un terrain au couchant de la ville, hors des murs, entre le boulevard longeant les remparts et le Savouret. Ce terrain appartient à la famille de Béranger, propriétaire du château du Mollard dont deux enfants mineurs sont héritiers. En 1826, le comte de Noailles, co-tuteur des enfants, vend à la ville ce terrain de 2,8 hectares, entouré d'un fossé.

En 1840, la Ville remplace les barrières de bois primitives par des bornes cylindriques en calcaire dur de 1,10 mètre de haut reliées par des chaînes de fer de 3 mètres de longueur pesant 8,5 kgs.

Sur le terrain restant, au-delà de la partie réservée aux bestiaux, on plante 114 mûriers.

La collecte des feuilles est donnée en adjudication par la Ville qui est propriétaire des arbres. Plusieurs lots sont mis aux enchères avec un cahier des charges précis : « ne pas rompre ou coucher les branches, cueillir intégralement la feuille sans en laisser aux branches, achever de ramasser les feuilles d'un arbre le jour où ils auront commencé de les ramasser ou au plus tard le jour suivant ». Une date limite est fixée pour le ramassage.

Chaque année, la vente des feuilles apportait un revenu à la Ville.

A3 Passage du Chapeau Rouge

Il doit son nom à l'hôtel qui s'y trouvait aux XVII^e et XVIII^e siècles. Appelé « Logis du Chapeau Rouge », il était tenu par Etienne Rey au milieu du XVII^e siècle. Il accueille en juin 1666 les commissaires délégués par la chambre des comptes de Grenoble, venus enquêter sur un différend local.

Cet hôtel est-il mal famé ou pas ? C'est selon les sources et les époques ! C'est le seul à être hors des remparts, il était donc bien utile pour les voyageurs arrivant le soir après la fermeture des portes de la ville.

On ne connaît pas la signification du nom de cet hôtel. Toutefois, on retrouve d'autres hôtels portant ce nom dans d'autres communes.

B2

Montée du Château ancienne rue Cara de la Bâtie



Cara de la Bâtie est le fondateur des écoles chrétiennes qui s'installèrent au château au XVIII^e siècle. Il les entretient avec ses propres ressources, et celles de Madame la chanoinesse Dantour.

En 1746, le château était la demeure d'Antoine Melchior de Beaumont, gouverneur de la ville dès 1723. Par la suite, une partie du château est devenue le presbytère. Un cinéma a également été installé à côté du château jusqu'à une époque récente.

A3

Place Château Bayard



On ignore encore l'origine du nom de cette place. Evoque-t-il le Chevalier Bayard ?

L'opinion des historiens diverge sur ce point.

En ce lieu un cimetière est installé en dehors des remparts et inauguré le 13 novembre 1712, celui installé autour de l'église s'étant révélé trop exigu à la suite de la peste et de la famine.

En effet la peste fait des ravages dans la ville et les environs durant tout le XVII^e et le début du XVIII^e siècle. Le manque de bras pour cultiver les champs provoque une grande famine, un millier d'habitants ayant péri en dix ans sur une population de mille cinq cent habitants environ.

« On a été obligé de mettre trois ou quatre corps par trou... Il est nécessaire pour éviter l'infection que cela cause dans la ville de faire un nouveau cimetière » écrivait le 16 août 1710, J.F. Jovet, conseiller du roi, maire perpétuel.

Place Colombine



On ne connaît pas l'origine de cette appellation qui remonte probablement au Moyen Âge, issue de la tradition populaire.

Impasse Cormod

« *L'impasse partant du centre de la rue de Beauvoir pour aboutir à la remise de l'hôtel du « Petit Paris » continuerait à s'appeler impasse Cormod »* ainsi statuait le conseil municipal de Saint-Marcellin lors de sa séance du 19 mai 1853.

On sait peu de chose du Chevalier Cormod, officier de grenadier, né à Cormod, décédé à Romans. Il se maria à Marie-Louise Blanche Cattier, née en 1759, morte en 1831. Il était apparenté à la famille Robin du Vernay dont plusieurs membres occupèrent des postes importants à Saint-Marcellin.

Rue du Dauphin



Dans le rapport de la commission nommée par le conseil municipal de la Ville de Saint-Marcellin suivant délibération du 19 mai 1853 nous lisons : « qu'une nouvelle rue faisant suite à la rue de Beauvoir a surgi et est appelée à prendre de l'importance par l'établissement d'une gare si plus tard la vallée de l'Isère était dotée d'un chemin de fer ».

La commission propose qu'on lui donne le nom de « rue du Dauphin ».

Le rapport indique en son seing : « que tous les Dauphins se montrèrent favorables à Saint-Marcellin, qu'Humbert II surtout est celui dont la ville doit conserver le plus doux souvenir, qu'il établit en 1337 le Conseil Delphinal qui devint le Parlement de Grenoble ! »

Le rapport ajoute que le Dauphin Humbert II consigna dans une charte aux Saint-Marcellinois la reconnaissance de nombreuses libertés et franchises.

Avenue Jules David



Jules Laurent David (1866 – 1926) est le descendant d'un banquier lyonnais qui possède une maison à Saint-Marcellin dite « le mas Colombier », située dans la parcelle de terrain qui lui appartient entre la rue Jean Rony actuelle et l'avenue du Vercors.

Ses nombreux voyages dans le monde lui ont permis de rencontrer une jeune fille des Iles Canaries qu'il épouse. Les anciens Saint-Marcellinois l'ont bien connue.

Elle fait don à la ville d'une parcelle de terrain sur laquelle est tracée la rue reliant l'avenue du Vercors et la rue Jean Rony, à la condition que cette voie porte le nom de son mari. C'est sur ce terrain de la famille David qu'est édifiée, entre 1881 et 1887, la Manufacture des Tabacs.

Place Déagent



Ancienne famille venue du Gapençais, où elle possédait la terre de Sigotier, les Déagent sont connus dans notre ville depuis le XV^e siècle.

Deux Déagent sont restés célèbres :

- Etienne Déagent, conseiller du roi, vibailly de Saint-Marcellin vers 1400, est le bienfaiteur du couvent des Carmes dont il facilite l'agrandissement, (lettres patentes de Louis XI encore Dauphin données à Valence, en octobre 1453).

- Guichard Déagent, conseiller du roi, premier président de la chambre des comptes en Dauphiné, petit fils d'Etienne Déagent, naît à Saint-Marcellin vers 1575. Ambitieux, il se rend à Paris où introduit à la cour, il est remarqué par Louis XIII. Il joua un rôle important dans l'abjuration de Lesdiguières. Richelieu dira de lui : « *s'il n'avait terrassé l'hérésie, il pouvait se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied* ».

Tombé en disgrâce à la suite d'intrigues, embastillé pendant 4 ans et 7 mois, il est prié de se retirer en Dauphiné où il augmente la dotation faite par son aïeul en faveur des Carmes. Le 5 août 1642, il leur cède des bâtiments situés Grande Rue pour y fonder un collège de trois classes pour l'instruction de la jeunesse de la ville et des environs.

Il meurt en 1645 à Saint-Antoine, il est enterré dans le chœur de l'église des Carmes de Saint-Marcellin.

La lettre de leurs armes était inscrite dans cette église et leur écusson figurait sur la porte.

Rue Duc

Pierre Antoine Duc, avocat à Saint-Marcellin, fils de Laurent Duc et de Jeanne Marie Magdeleine Vallier, naît en 1757.

Il fait partie du Conseil des Cinq Cent et, plus tard, devient président du Directoire de l'Isère.

De retour à Saint-Marcellin, après le 18 Brumaire, il est membre du Conseil d'arrondissement (1800 - 1809), maire et enfin juge au Tribunal de Grande Instance.

Il meurt le 7 mai 1834.

Place de l'Église



Située au carrefour des quatre voies principales, la place de l'Église est, sous l'ancien régime, au cœur de la vie politique, administrative et religieuse de la cité. Face à l'église paroissiale, s'élève toujours l'ancien siège du bailliage. Au n° 1 de la place de l'église, la plus ancienne maison de la ville, remaniée au XVI^e siècle, avec fenêtres à meneaux, arbore encore ses imposants contreforts en tuf.

Devant l'église, un grand réservoir d'eau était à la disposition des habitants et servait aussi de bassin, où étaient conservés les poissons qu'un adjudicateur vendait aux bourgeois pendant le carême.

Rue du Four

Suite à une inondation du Savouret au XVIII^e siècle qui dévaste la place d'Armes et le four communautaire, le consul de l'époque, de Boissieu, docteur en médecine, propose au conseil de reconstruire le four dans le rempart, sur une place qui sera appelée place du Four (ensuite place des Ecoles et enfin place Sully).

La rue du Four qui relie la rue Jean Baillet à la place Sully évoque cette ancienne place.

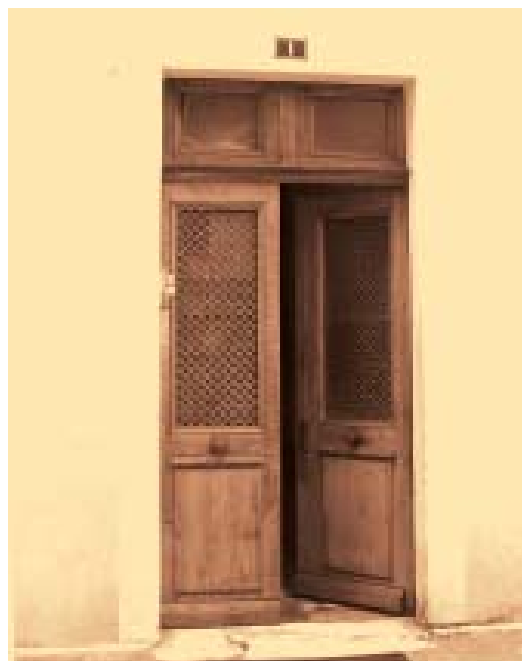
D1 Rue de la Fusilière

Ce nom de rue est dû au lieu dit « la Fusilière », dont le nom apparaît au XVIII^e siècle.

On sait qu'il existe à cette époque des seigneurs de la Fusilière. Ce nom désigne également une maison bourgeoise implantée à cet endroit, bâtie au XVIII^e siècle.

Le nom « Fusilière » pourrait provenir du fait qu'il y avait en ce lieu, au XV^e siècle, un fabricant de fusils, mot qui désigne un outil pour aiguiser les couteaux.

3 Rue de Garagnol



Antoine de Garagnol, juge royal à Romans est anobli en 1605 par lettre du roi Henri IV, puis devient vibailly et lieutenant général au bailliage de Saint-Marcellin.

Il est marié à Alix Duvache.

Henri de Garagnol, son fils, écuyer du roi, gouverneur et vibailly de Saint-Marcellin par lettre de Paris du 10 janvier 1653, est marié sous contrat reçu chez Maître Muret, notaire le 25 juillet 1624, à Françoise Gilbert (ou Gilibert) de Verdun d'Urre, fille de Jean, seigneur de Verdun, Armieu et Rovon.

Il vend à la Visitation de Romans, en 1645, sa maison de la Grande Rue.

Cinq religieuses de Romans s'y installèrent et y fondèrent le premier monastère de la Visitation de Saint-Marcellin.

Cette famille habitait au n° 2 de la rue qui porte actuellement ce nom, où vécut également Edmond Brenier de Montmorand.

Rue Ginier-Gillet

Célestin Ginier-Gillet naît le 18 septembre 1895 et décède le 6 janvier 1976.

Il épouse Marie-Rose Gay-Méry, née le 4 mai 1902 qui décède le 5 décembre 1978.

Ce couple sans enfant fait don à la Ville de Saint-Marcellin d'une partie de leur patrimoine, notamment d'un immeuble situé boulevard du Champ de Mars.

Rue Rodolphe Guillard

Ancien professeur à la Sorbonne, retraité, Rodolphe Guillard possédait une propriété rue Lafontaine à Saint-Marcellin. Ce bien provenant d'un héritage de son épouse comprenait des terrains et une maison bourgeoise.

Par délibération du 19 septembre 1975, la ville de Saint-Marcellin acquiert une partie du terrain, soit 61 007 m², pour la construction de logements sociaux.

Impasse de Joud ancien passage de la prison vieille



La tour qui se trouvait dans ce passage, la première à partir de la porte de Vinay, servait de prison.

Dans un compte rendu de la Cour des Comptes du Dauphiné, en avril 1485, il est mentionné des réparations à effectuer dans cette tour qui a été : « *trouée et dégradée par des prisonniers qui s'en sont échappés* ». Il est dit : « *qu'il faudra murer la grande fenêtre de cette tour et en ouvrir une autre semblable du côté du*

« *portail de Vignay* » (porte de Vinay) *sauf quelle sera plus longue et plus étroite afin que les prisonniers n'y puissent passer en cas de tentative d'évasion* ».

Place Lacombe-Maloc

La famille Maloc (ou Malot) est originaire du Royans. On en trouve la trace en 1227 où un Lambert de Malot fut religieux au prieuré de Saint-Romans. L'adjonction du nom de La Combe provient du mariage d'Alix de Maloc avec Robert de La Combe en 1490.

La famille La Combe vient de Lombardie et fait son apparition à la fin du XV^e siècle dans le Royans.

Le hameau de Malot, que l'on trouve sur la route de Saint-Romans à Pont-en-Royans, rappelle le souvenir de la famille Malot (ou Maloc), qui y possédait une maison forte. L'un d'eux, Charles de La Combe-Maloc est procureur du Roi au baillage de Saint-Marcellin, il succède à son père Humbert.

Durant les guerres de religion, protestants et catholiques se livrent à des combats incessants dans la région. Deux chefs de guerre sévissent : Maugiron, catholique, (du château du Mollard à Saint-Marcellin) et le baron des Adrets, protestant.

Charles de Lacombe-Maloc est en fonction le 24 juin 1562 lorsque le baron des Adrets attaque Saint-Marcellin que Maugiron vient de quitter discrètement en emmenant ses hommes. Les troupes protestantes enfoncent la porte de Romans et mettent la ville à feu et à sang. Charles de La Combe-Maloc est attaché à un cheval et traîné dans les rues de la ville jusqu'à ce que mort s'en suive.

C'est en souvenir de cet événement que les édiles de Saint-Marcellin ont donné son nom à la place située près de la porte de Romans.

La famille Lacombe-Maloc s'est éteinte à la fin du XVIII^e siècle.



Rue Lagrange

ancienne rue Tardivonnaière



Claude Lagrange a vécu aux XVI^e et XVII^e siècles.

Eminent juriste, il est un célèbre avocat au Parlement de Grenoble, sous Henri III et Henri IV.

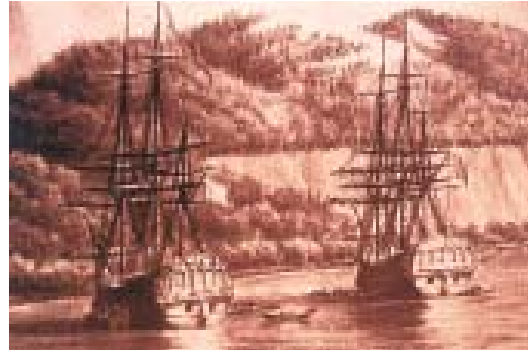
Puis, en 1592, il devient lieutenant particulier au bailliage de Saint-Marcellin, pendant une partie des guerres religieuses. La même année, le 4 décembre, il est mandaté à Saint-Antoine, sur ordre du lieutenant-gouverneur du Dauphiné, Alphonse d'Ornano, pour obtenir du grand prieur qu'un droit de patronage sur les affaires de l'abbaye, alors très puissante, soit conféré à d'Ornano.

Mais l'opposition des religieux, décidés à ne pas se laisser faire, est farouche. En dépit de sa compétence et de sa persuasion, Lagrange ne conclut rien...

Plus tard, en 1595, il joue un rôle important dans le « procès des tailles », lors de l'assemblée des Etats provinciaux qui a lieu à Saint-Marcellin.

Lagrange écrit plusieurs livres en latin : *Us et coutumes du Dauphiné - Style de la cour du bailliage de Saint-Marcellin - Plaidoyer pour le Tiers-Etat de cette province contre les ecclésiastiques et les nobles lors de leurs démêlés avant le règlement de 1602.*

Rue Lamartinière



Joseph Hugues Boissieu de la Martinière, docteur en médecine, botaniste du Roi, naît le 26 janvier 1758 à Saint-Marcellin.

Diplômé de la faculté de médecine de Montpellier il se spécialise dans l'étude de la botanique. C'est au cours de ses études que Joseph Hugues de Boissieu adopte définitivement, comme patronyme, celui de La Martinière, nom d'une terre héritée par sa famille.

Remarqué par Buffon, intendant des Jardins du Roi, futur Jardin des Plantes, celui-ci désigne La Martinière comme apte à participer au voyage scientifique autour du monde, confié en 1785, par Louis XVI à La Pérouse.

Il disparaît en 1788, avec La Pérouse, lors du naufrage des frégates l'Astrolabe et la Boussole à Vanikoro, île mélanésienne au nord des Nouvelles-Hébrides. Les débris de ces navires furent retrouvés par Durmont d'Urville en 1828 et rapportés en France où ils figurent dans une salle du musée de la Marine à Paris.

Rue Léon Lambert

Homme d'affaire, Léon Lambert fit fortune dans les charbonnages du Tonkin.

Parent d'Oscar Rolland, cette parenté est à l'origine de dons importants faits à la commune de Saint-Marcellin pour la paroisse et l'hôpital, lequel acquiert ainsi un premier équipement de distribution d'oxygène.

Rue Michel Malnuit

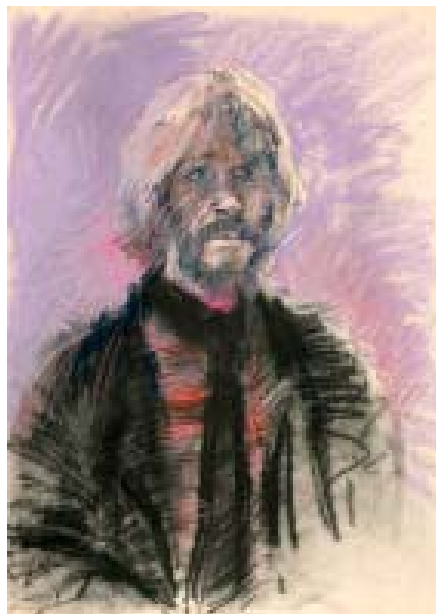
Michel Malnuit naît en 1943 à la Tronche et arrive avec sa famille à Saint-Marcellin à l'âge de trois ans. Ses parents lui offrent une boîte de peinture à l'huile dès ses onze ans, cadeau peu habituel pour un enfant. C'est décidé : il sera peintre.

Il fréquente l'école du Centre puis le collège situé, alors, place d'Armes et commence à poursuivre brillamment ses études à l'école des Beaux-Arts de Grenoble dont il sera exclu pour indiscipline, malgré ses résultats excellents.

Passionné, il jongle avec les différentes

techniques : fusain, mine de plomb, encre de chine, linogravure, gouache, pastel, acrylique, huile. En raison de son caractère bien trempé, son art évolue vite, foulant du pied les Maîtres et les Ecoles de l'Art : classicisme, impressionnisme, expressionnisme, cubisme, pour se réaliser dès ses vingt ans, dans l'abstraction, but naturel pour un peintre de cette génération. Il chemine de l'abstraction lyrique où ses formes allongées,

fines sont synonymes d'idéalisme, de spiritualité à l'abstraction narrative dont les formes tassées, épaisses, superposées, sont le reflet de la grossièreté, de la cruauté de la vie. De plus, la gestation de la composition est avant tout un écho de son être tourmenté, une expérience singulière, un langage virulent qui échappe aux systèmes.



Les compositions sont alors d'un classicisme implacable, mais le geste est ample, rageur, violent, la touche large, lourde, les couleurs vigoureuses, exacerbées, traduction de terribles passions humaines, émotions, sensations, échecs qui font de sa peinture un cri. « Un cri peint » comme dit Pierre Ballouhey, son ami d'enfance et disciple.

Il ne cesse jamais de dessiner, se ressourçant dans le croquis, le dessin : coups de crayon nerveux mais précis architecturant rigoureusement le sujet tout en hachures et en réseaux de traits croisés.

Ce dessinateur, ce peintre surdoué a toujours refusé de se soumettre au marché de l'Art officiel, ce qui a été un problème et une blessure personnelle de plus.

Il expose à Grenoble, Chambéry, Saint-Etienne, Pau, Tarbes, Orange, Saint-Tropez. Cet artiste complet est aussi un passionné de littérature, publiant dès 1973, des poèmes d'inspiration post-soixante-huitarde dans diverses revues : chez Gallimard, Seghers et divers petits éditeurs. Son livre « Crobards », récit de ses années mouvementées aux Beaux-Arts, vient d'être réédité en 2008, par la maison l'Arganier. Après Grenoble, il est tour à tour à Paris, dans la Loire, les Hautes-Alpes, les Pyrénées, le Vaucluse avant qu'un accident de l'existence ne le ramène à Saint-Marcellin où il passera ses dix dernières années.

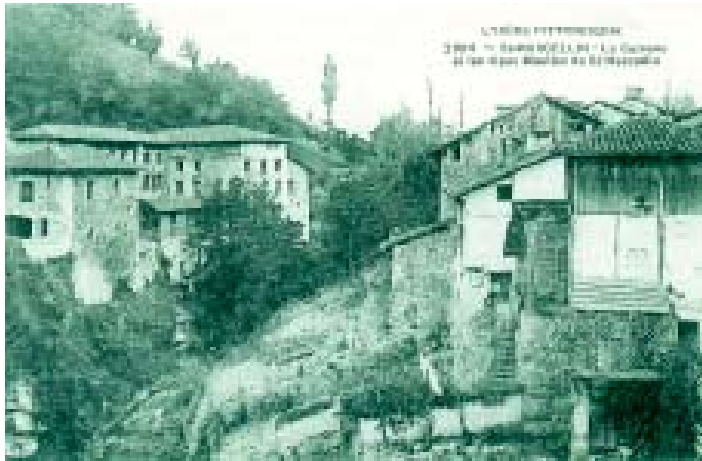
« Désenchanté et épuisé » comme il le confie lui-même, refusant les derniers temps de reprendre ses pinceaux, car disait-il : « *ma peinture comme moi-même, on est mort* ».

Par une nuit glaciale de novembre 1995, il s'en est allé.

« *Malnuit quel beau nom. C'est le contraire de bonjour* » lui aurait dit, un jour au téléphone, le grand poète Henri Michaux.



Le mot « mollard » est utilisé dans les régions alpines où il signifie « coteau, talus ». Situé sur une petite colline dominant la ville, le château du Mollard est une ancienne maison forte du XIV^e siècle, flanquée de tours défensives et ornée de belles fenêtres Renaissance. Il a appartenu au fil des siècles à quelques unes des plus grandes familles de la région, dont la famille Maugiron. Une légende, peu vraisemblable, indique qu'un souterrain passant sous l'Isère reliait ce château au château de Beauvoir.



Elle est située au pied de la rue du Faubourg Vinay et part en direction de l'ancienne laiterie Veyret-Veilleux. Elle a été baptisée ainsi en souvenir des moulins delphinaux, construits sur la rive droite de la Cumane.

30

« Dans l'église de Villeneuve de Roybon, le 29 octobre 1308, Jean II Dauphin du Viennois, alberge à Bernard Tardin et à ses enfants, les deux moulins delphinaux blanc et brun, qu'il avait fait construire sous un même toit, près du pont de Cumane, joignant la Maladerie de Saint Marcellin et de l'eau de Cumane jusqu'à l'Isère, sous le cens de 20 sétiers froment, 40 d'avoine et 40 sols viennois bonne monnaie antique de plaid à mutation de seigneur direct. Les habitants de Saint-Marcellin seront tenus d'y aller moudre leur blé. Le Dauphin fera faire les charrois des meubles et Tardin nourrira les charretiers. »

La famille de Jean Tardin s'éteindra sans postérité en 1408. C'est alors la famille d'Antoine d'Avalon (propriétaire également de la tour de Cognin), qui possédera les moulins et terres de Cumane de 1408 à 1514. Sans héritier mâle, cette famille tombera dans l'oubli à la suite du mariage d'Alix d'Avalon avec Guillaume de Viennois (descendant d'Amédée de Viennois, fils naturel du dauphin Humbert II.).

Ces moulins seront ensuite, pendant quarante ans, possédés par la famille d'Antoine Blachin. Ce sont ses filles, Jeanne et Perronne Blachin, qui vendront en 1554, les terres de Cumane, à Jean Duvache. Par contre les moulins étaient propriété de la famille Rivail depuis 1540. En 1598, un procès va opposer Louis Duvache à Claude de la Porte, Seigneur de l'Arthaudière, au sujet des eaux de Cumane et des moulins de Saint-Marcellin...

En 1901, Jean-Baptiste Vernay va fonder une fabrique de matière première pour chapellerie. Il installera sa manufacture dans les anciens moulins de Saint-Marcellin.

En 1919, cette manufacture sera rachetée par Jean et Emile Jayet et transformée en usine de soierie. Prés de 40 métiers à tisser vont tourner grâce au canal de dérivation des eaux de Cumane.

En 1935/1936, Emile Jayet (apparenté à la famille Veyret) va émigrer en Colombie et cédera les bâtiments à la fromagerie Veyret-Boucher d'Izeron. Par alliance cette fromagerie deviendra Veyret-Veilleux. C'est ensuite la fromagerie Terrier qui occupera les lieux. En 2005 ces vieux bâtiments deviendront propriété d'une grande surface.

Impasse Pachot d'Arzac



Alexis Paul Pachot d'Arzac naît à Saint-Marcellin le 25 février 1844 dans une famille dont le nom composé atteste la présence dans notre ville de deux familles influentes qui unissent leur destin au 18^{ème} siècle : les d'Arzac de la Barginière (issu d'une famille originaire de Lombardie, les d'Arzaco, dont le nom francisé est établi au château de la Cardonnière à Chatte), et les Pachot dont l'un d'eux est édile de notre ville en 1753.

Plusieurs membres de cette famille figurent dans l'histoire de Saint-Marcellin : gens de robe, médecin, greffier et l'un d'eux devient maire en 1805.

Après des études au collège de Saint-Marcellin, où il s'est distingué par des dons artistiques, Alexis Paul Pachot d'Arzac travaille au tribunal de cette ville grâce à son père, greffier.

Mais très vite il abandonne cet emploi pour se consacrer uniquement à sa passion. Il perfectionne ses dons en suivant des cours à Marseille puis, en 1864, à Paris où il est élève de Gleizes, puis du peintre dauphinois Jean-Baptiste Némoy (dont il deviendra l'ami) et d'Albert Ravanat poète dauphinois, auteur de Fables, Contes et Noël en patois.

En 1869, il présente, au salon, son premier tableau, intitulé « le Vallon Cumane ».

En 1870, de retour à Grenoble, il expose un tableau intitulé « les ruines de Beauvoir, ancienne résidence des Dauphins ». Cette même année, année de conflit avec l'Allemagne, il est capitaine d'une compagnie de mobiles mais ne participe pas au combat.

Peintre de genre, intérieurs, paysages, dessinateur, il peint en Auvergne, Provence, Algérie (où sa sœur est installée), à Grenoble puis à Optevoz où il travaille énormément : « Souvenir de la Sainte Catherine » (place du village avec son ancienne église), « la vanne », etc...

Ses paysages sont souvent empreints d'une sérénité mélancolique. Sa palette nous offre, en général, de merveilleuses gammes de gris égayées par des aplats de couleurs vives. Il participe aux Salons de la Société des Amis des Arts de Grenoble à partir de 1870 et, aux Salons de Paris de 1898 à 1900.

Comme l'a écrit Aimé Sainson dans le bulletin de la société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie : « *il laissa le souvenir d'un artiste simple, sincère et d'un travailleur acharné* ».

Deux de ses tableaux, de grand format, sont la propriété de la mairie de Saint-Marcellin. La dernière transaction d'un de ses paysages date du 12 juin 2005.

Il décède à Montreuil sur Mer, dans le Pas de Calais, le 21 novembre 1906, ville où il termine sa carrière de professeur de dessin à l'Ecole Industrielle de 1892 à 1906.

Rue des Ouillères

Ce nom de rue est issu d'un lieu-dit « les Ouillères ».

La première forme de cette désignation est « Ollières » en 1734. Trois hypothèses peuvent expliquer ce terme :

- Une « oule » désigne une marmite en patois. Cette forme est un aboutissant du latin OLLA, de même sens. Par métaphore, le terme ouillères a été créé pour désigner des terrains affaissés, comportant des creux. Ce nom de lieu couvre une grande partie du domaine franco-provençal et occitan, mais il se répartit en faible nombre.

- Un lieu de fabrication de poterie, du vieux français olier, oulier, « potier », provenant toujours du latin OLLA. Toutefois, aucune trace de poteries à cet endroit ne permet d'étayer cette théorie.

- Une sorte de culture de la vigne. Il s'agit d'une culture alternée de la vigne et d'autres plantes (des céréales, par exemple), en bandes parallèles. Les « vignes en ouillères » s'opposent aux vignes en plein, sans autres cultures.

Cette hypothèse semble être la plus plausible, le lieu étant bien exposé pour la culture de la vigne. De plus, des propriétaires possédaient déjà des vignes à cet endroit, en 1734.

Passage du Palais ancien passage Michon



Appelé ainsi car il mène au palais de justice.

Ici logeait Mlle Valentine Michon, peintre, qui a réalisé les tableaux des portes de Chevières et Romans.

Valentine Michon était très estimée par les notables de la ville, malgré son caractère original, qui étonnait à l'époque. Artiste dans l'âme, elle s'habillait tout le temps de rouge, et on pouvait la surprendre, la nuit, en train de chanter à sa fenêtre.

Son père, Hippolyte Michon, entrepositaire de bières, était propriétaire d'un immeuble situé dans cette voie.

Rue Porret

Pierre Porret est une célébrité dauphinoise qui naît et vit à Saint-Marcellin au XVI^e siècle. C'est un éminent botaniste, expert dans l'art de la distillation.

Rue de la Poterie ancien chemin de Pétinot



Appelée ainsi, peut-être, parce que la poterie Meary se trouvait à l'emplacement de l'actuelle résidence Bernard Palissy.

Elle passe devant le lieu-dit « la Cabotte » (ancien petit bâtiment et propriété qui appartenait à l'église où logeaient deux personnes en 1765).

En son milieu, un petit pont passe au-dessus d'un ruisseau. Dans la demande de construction d'un four à chaux par M. Julien en 1856, ce ruisseau est appelé : « petit Savouret ».

Rue des Récollets



C'est l'ancienne route départementale n° 11 de Saint-Marcellin à la Côte-St. André. Elle n'a pris le nom de rue des Récollets qu'en 1853, suite au rapport de la Commission Municipale de la ville de Saint-Marcellin, chargée de numérotter les maisons et de donner un nom aux rues de la ville.

34

De nombreux historiens attribuent à Jean Duvache l'initiative de la construction, en 1618, du couvent des Récollets. En réalité, c'est le Père Juvenal, Récollet de Lyon, qui décide l'implantation d'un couvent à Saint-Marcellin cette année-là. Par manque de fonds, seule une croix sera plantée sur un terrain situé hors des remparts, offert par Antoine Brenier, avocat, né à Saint-Marcellin en 1560, marié à Judith De Ruë.

Ce n'est que douze ans plus tard, soit en 1630, que Jean Duvache, seigneur de Cumane, financera la construction du couvent et de sa chapelle, sous le vocable de « Notre Dame des Anges ».

Louis de Maugiron, baron du Mollard, seigneur de Plan et Varacieux, petit fils de Laurent de Maugiron, fait don, en 1636 ou 1643, d'un morceau de la Sainte Croix qu'il avait rapporté d'Italie.

Duvache ne sera pas convié à la cérémonie ! Ce qui va provoquer de sa part une mémorable colère à l'encontre de l'archevêque de Vienne et des notables saint-marcellinois présents à cette grande fête.

Ce couvent fonctionnera jusqu'à la Révolution, Frère Polycarpe en fut le dernier Supérieur. Devenus propriété de l'Etat, les bâtiments sont rachetés en 1792 par Joseph Fleury Jubié, puis repris par la famille Robert en 1840. À la mort de M. Robert en 1874, sa jeune veuve revendra le couvent à une communauté religieuse : « Les Filles de Marie ».

Rue des Remparts



Lors de la construction des remparts au XIV^e siècle, il est prévu de laisser un chemin de ronde entre la muraille et les maisons.

Seuls les Carmes, en vertu d'une décision du dauphin Louis II (futur roi Louis XI) prise en 1453, ont le droit de s'adosser à la muraille.

Ce passage permet l'accès aux parties communes des maisons bourgeoises de la Grande Rue où l'on trouve les remises des véhicules à cheval, écuries, celliers et autres dépendances.

Boulevard Riondel ancien cours du Mollard

Louis Riondel naît à Saint-Marcellin en 1824. Avocat dans cette ville en 1860, il se lance aussi dans une carrière politique.

Tout d'abord maire de Saint-Marcellin du 12 août 1860 à septembre 1867, il est élu en 1867, en qualité de député républicain. Il est réélu à la même fonction en 1869.

Puis, il représente notre circonscription à l'Assemblée Nationale, de 1870 à 1880, date à laquelle il est nommé, sur sa demande, président du tribunal civil de Saint-Marcellin.

Il meurt dans l'exercice de cette fonction en juillet 1889.

Il est l'ancien propriétaire de la villa qui abrite actuellement la halte garderie et le restaurant pour personnes âgées.

Plusieurs rues de Saint-Marcellin ont porté son nom. L'actuelle portion du boulevard du Champ de Mars, devant la bibliothèque, se nommait « rue Riondel » jusqu'au début du XX^e siècle.

Rue Aymard du Rivail

Aymard du Rivail, seigneur de Blanieu, Lieudieu et La Rivalière, est né vers 1490 à Saint-Marcellin. C'est le troisième fils de Guigues Rivail, vibailli de notre ville de 1486 à 1493 et petit fils de Jean Rivail, bailli du Viennois et Valentinois de 1422 à 1434 par la grâce du roi Charles VII. Tenu sur les fonds baptismaux par Barachin Alleman, seigneur de Rochechinard, il deviendra juriste, diplomate et historien.

Vers l'année 1500, il est envoyé à Vienne pour faire des études religieuses qu'il abandonne cinq ans plus tard pour des cours de grammaire, rhétorique, logique et philosophie au collège de Romans. Puis il étudie le droit pendant trois ans en Avignon, au collège du cardinal de la Rovère (futur pape Jules II) et poursuit ses études en Italie.

En 1512, il est à Pavie où il suit les cours de droit des célèbres professeurs Jason Mainus et Philippe Decius (futur conseiller au parlement de Grenoble).

Il revient en Dauphiné en 1515 et fait imprimer à Valence, par le libraire Louis Olivelli, son histoire du droit écrit et du droit canon dont le succès fit de lui un jeune et brillant juriste qui va obtenir une charge de conseiller au parlement de Grenoble par lettre du roi François I^{er} datée de Troyes le 1^{er} septembre 1521.

Des missions diplomatiques lui sont confiées : le 16 avril 1529, François 1^{er} le dépêche, avec son ami Ennemond Mulet, également conseiller au parlement de Grenoble, auprès du duc de Savoie, Charles III, pour dénoncer des actes de violence commis par des Piémontais infiltrés sur les terres du roi. Ils obtiendront satisfaction, honneur et gloire, grâce à leur habileté diplomatique.

En 1548, une autre mission lui est confiée par Henri II, ainsi qu'à Laurent Rabot, également conseiller à Grenoble, pour un règlement de justice lors de la mort du marquis de Saluces en Italie, dont la propriété revenait au roi de France. Le 8 juillet 1549, par lettre patente de Paris, le roi Henri II le charge, avec ses collègues, de la vente de la châtellenie de Chabeuil.

Aymard du Rivail est marié en premières noces à une parente, puis en 1524 à Marguerite Girard de Mourmoiron, du Comtat Venaissin, âgée de 19 ans. « Margo », comme on la surnomme en Avignon, est déjà célèbre pour sa beauté, ses grâces et ses vertus comparables à celle de « Laure » chantée par Pétrarque, sa compatriote. Aymard du Rivail vante ses charmes dans son *Histoire des Allobroges* rédigée en latin comme toutes ses œuvres. Son grand mérite est d'être le tout premier dans ce début du XVI^e siècle à rédiger les annales de notre Dauphiné ; il raconte, par exemple, que le Pape Jules II buvait du vin de Chatte qui voyageait par l'Isère, le Rhône, la Méditerranée jusqu'à Rome.

Rue de la Rivallière

Des liens familiaux l'unissent au chevalier Bayard. Aymard du Rivail serait le seul biographe ayant donné des renseignements sûrs concernant le chevalier « sans peur et sans reproche » pour avoir maintes fois conversé avec lui, notamment sur la guerre que se livraient François I^{er} et Charles Quint. Il aura avec Marguerite sept enfants : cinq garçons et deux filles ; dont les trois premiers mourront très jeunes.

Par testament du 16 juillet 1557, il déclare vouloir être enseveli dans la chapelle des Carmes de Saint-Marcellin.

Les écrits d'Aymard du Rivail sont :
Notes sur les lois des douze tables
Histoire du droit écrit,
Du droit canon,
Histoire des Allobroges.

On pense généralement que la rue de la Rivallière doit son nom à Aymard du Rivail, notable à Saint-Marcellin qui a d'ailleurs donné son nom à une rue. Dans un article paru le 12 mars 1962 dans le *Dauphiné Libéré*, le docteur Courtieu, historien local aujourd'hui disparu, nous apprend que le domaine de la Rivallière appartenait en fait à Pierre du Rivail, un parent éloigné de la famille d'Aymard du Rivail, capitaine puis major au régiment de Carignan, enfin maréchal de bataille. Il est né en 1493 dans le domaine de sa famille dit « Domaine de la Rivallière ».

Ce domaine est inclus à l'intérieur des limites suivantes : l'avenue du Vercors, la rue de la Plaine, l'avenue Jules David et la rue Arago.

La rue Jean Rony actuelle (appelée rue de la Rivallière jusqu'à la fin de la dernière guerre) traverse ce domaine en diagonale.

L'ancienne maison de la Rivallière est située au 1 rue Parmentier, sans qu'aucun signe particulier ne la distingue.

Pierre du Rivail, sieur de la Rivallière est anobli par Louis XIV en 1692 pour ses faits d'armes durant les 40 années passées au service du roi.

Son blason ne ressemble en rien à celui de la famille d'Aymard du Rivail.

Deux années plus tard, Pierre du Rivail vient mourir dans son domaine de la Rivallière. Il laisse un fils qui, comme lui, fait carrière dans les armes.

Rue Oscar Rolland

Oscar Rolland, pharmacien à Saint-Marcellin, exerce de 1895 à 1905 environ. Avec une petite équipe il fait évoluer le laboratoire artisanal vers l'industrie pharmaceutique.

Ainsi il s'allie au laboratoire suisse CIBA qui fonde, à Lyon, la société CIBA France dont il devient actionnaire.

Rue Jean Rony ancienne rue de la Rivallière



Issu d'une famille modeste, Jean Rony travaille dès l'âge de 12 ans, d'abord chez son père horticulteur, ensuite comme ouvrier mécanicien dans un garage grenoblois.

Par son mariage, il devient propriétaire d'une petite industrie laitière située avenue du Vercors.

Il participe activement à la vie sportive de Saint-Marcellin, notamment à celle de l'équipe de rugby du « Saint-Marcellin Sport ». Le président de cette association est le docteur Carrier qui fera du S.M.S. un des principaux viviers de la Résistance saint-marcellinoise lorsque la France subira l'occupation nazie.

Jean Rony a hérité de son père, ancien combattant de la guerre 14-18, un sens aigu du patriotisme et en même temps une grande méfiance à l'égard de l'institution militaire.

Devant l'horreur des foules mitraillées par les Allemands, il note dans un bref journal de la guerre 39-40 : « Femmes et enfants massacrés en pleine route par les assassins nazis. Ah ! pouvoir les venger un jour. »

Square Roland Rubichon

Cela le conduit à rejoindre rapidement la résistance à l'occupation nazie en rendant de « nombreux services » tels que l'hébergement de réfractaires au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) avant leur départ pour le Vercors, de maquisards rescapés du maquis de Mallevall après sa destruction et d'un couple de juifs parisiens.

Puis en mai 1944, il accueille dans son domicile, un opérateur radio du B.C.R.A. (organisation de renseignements basée à Londres), Camille Monnier, parachuté quelques mois plus tôt.

Le 22 mai 1944, dénoncé à la suite de l'arrestation d'un résistant, la Gestapo de Valence fait irruption à son domicile. Le radio Monnier, détenteur de mots de passe et de nombreux renseignements, préfère s'enfuir pour se faire tuer devant le portail de la laiterie.

Jean Rony est blessé dans l'escalier de son appartement alors qu'il va chercher une arme. Il meurt le 25 mai 1944 à l'hôpital de Saint-Marcellin.

Une foule importante suit son cortège funèbre quelques jours après.



Roland Rubichon naît à Saint-Marcellin le 11 avril 1933, deuxième d'une famille de cinq enfants, il fréquente l'école primaire du centre. Il devient mécanicien dans l'entreprise Bresson. C'est un excellent joueur de l'équipe de rugby « Saint-Marcellin Sport ».

Il épouse une jeune fille de Chatte, Marguerite Viboud qui lui donnera une petite fille prénommée Marie-Pierre.

Mais la guerre sévit en Algérie. Incorporé en 1954 au 404^{ème} R.A.A. de Valence, il est basé au Maroc, à Rhafsai, dans le Rif, à la frontière espagnole et assure la charge de chauffeur d'un véhicule de ravitaillement en essence.

Maintenu sous les drapeaux avec le contingent de sa classe, le 26 février 1956, peu de temps avant d'être libéré, le convoi, dont il fait partie, est attaqué au lieu-dit « Pont de l'Oued Amsallou », par des rebelles en embuscade au bord de la route. Entendant les appels d'un camarade touché, il n'hésite pas à descendre de son camion pour lui porter secours. C'est alors qu'il reçoit une décharge de chevrotine dans le buste qui provoque une hémorragie interne. Transporté à l'hôpital militaire de Fez, il mourra quatre heures après, ayant sauvé la vie de son compagnon.

Cette fin pleine de courage, d'abnégation est le prolongement du souvenir laissé à ceux qui l'ont connu à Saint-Marcellin. Le jour de son enterrement, le 1^{er} mai, sous une pluie glacée, ininterrompue, une foule, estimée à plus de deux mille personnes, l'accompagnera au cimetière, se souvenant de ce garçon resplendissant de santé, de ce brillant athlète, de cet excellent camarade, de ce fils et époux tant aimé.

Rue Saint-François de Sales ancienne rue Saint-Joseph

Fils aîné de François de Sales et de Françoise de Sionnaz, il naît le 21 août 1567, au château de Sales, près de Thorens-Glières (lequel appartient toujours à sa famille). Il décède le 28 décembre 1622 à Lyon à l'âge de 55 ans.

Il est béatifié le 28 décembre 1661 et canonisé le 19 avril 1665 par le pape Alexandre VII. Saint patron des journalistes et écrivains, sa fête est le 24 janvier. Il est nommé évêque au siège épiscopal de Genève le 8 décembre 1602.

En mars de cette même année, il rencontre la baronne Jeanne de Chantal à Dijon en qui il croit reconnaître la personne qui lui est apparue dans une vision pour former un nouvel ordre religieux. Il attend que cette veuve ait éduqué ses enfants et ce n'est que le 6 juin 1610 qu'il fonde avec elle et Charlotte de Brechard l'ordre de la Visitation. Il choisit pour cela une minuscule maison édifiée sur le premier contrefort de Semnoz. La cave conservée est aménagée actuellement en oratoire où les pèlerins du monde entier viennent se recueillir.

Sachant qu'il allait mourir, il fait son testament et visite les différents ordres de la Visitation. Il fait une halte à Saint-Marcellin où il loge dans la maison curiale située derrière l'église.

Il meurt à Lyon le 28 décembre 1622 après avoir revu une dernière fois Jeanne de Chantal.

Ses reliques reposent dans la basilique de la Visitation au sommet du Semnoz qui domine Annecy.

Il laisse des écrits tels que :

L'introduction à la vie dévote

Traité de l'amour de Dieu

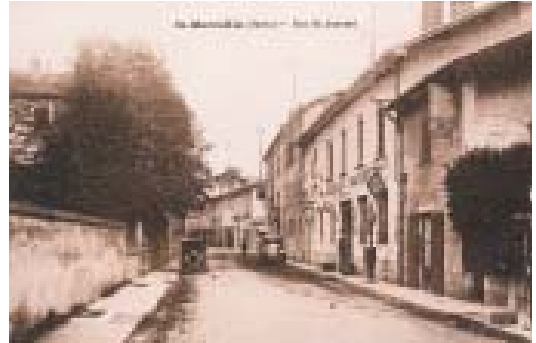
Les controverses

Les méditations

Les sermons

etc

Rue Saint-Laurent



Cette rue porte le nom d'une ancienne chapelle située à la sortie du parc de la maison dite Lacombe-Maloc, maintenant située près d'un marchand de vins. On s'y rendait en procession (bien avant la Révolution) le 10 août pour la fête de saint Laurent à qui elle était dédiée.

Après la Révolution une vogue se tient le 10 août à l'emplacement de cette chapelle démolie en 1893. Cette vogue est à l'origine de la foire du 10 août.

Chemin de Saint-Séverin

Ce nom existait déjà en 1596, sous la forme « saint Sebrin » ou « saint Sebran ». En 1760, la forme était déjà devenue « Saint-Séverin ».

Saint Séverin est le nom de plusieurs saints : celui d'un évêque de Bordeaux mort vers 420, celui d'un abbé helvète, ainsi que celui de saint Séverin, moine ermite, dit le solitaire.

Toutefois, nous n'avons pas plus d'informations sur celui qui nous concerne. D'autres lieux-dits nommés ainsi existent, à Conthey dans le Valais notamment.

« Séverin » est la forme française du nom propre latin SEVERINUS.

Rue de la Saulaie

Ce nom existe déjà en 1343. Une rangée de saules plantée à l'origine tout au long du ruisseau qui longe le chemin lui donne son nom. Elle a ensuite été remplacée par des peupliers, et enfin par des platanes, que l'on voit encore aujourd'hui.

Il existe une autre signification au mot « Saulaie » : Aux VIII^e et IX^e siècles, les saulaies dépendent des églises, et sont un lieu d'asile, de protection pour les personnes ayant commis un crime ou un vol. Elles sont protégées pendant trois jours, en attendant que la colère des habitants contre elles ne retombe, puis elles sont jugées. De ce point de vue, l'origine du mot « saulaie » pourrait être liée à celui du mot « sauveur ».

Ce nom de lieu n'est pas écrit, c'est une désignation orale. Toutefois, la rue de la Saulaie créée à cet endroit, remémore le nom de ce lieu et permet de ne pas l'oublier.

De nos jours, la Saulaie désigne l'espace encadrant la rue de la Saulaie, mais il y a encore plusieurs dizaines d'années, le chemin de la Saulaie s'étendait jusqu'à l'actuel rond-point de l'Europe.

Place Jean Sorrel



Jean Sorrel naît en 1908 et meurt en 1994, à l'âge de 86 ans.

Instituteur, il est devenu l'historien de Saint-Marcellin. Son ouvrage *Histoire de Saint-Marcellin*, en deux volumes, sert de base à de nombreuses recherches sur le patrimoine de notre ville.

La place Jean Sorrel a été édifée en 1989 à la place des jardins et dépendances qui jouxtent les maisons que la bourgeoisie saint-marcellinoise a construites le long de la Grande Rue au cours des XVI-XVII-XVIII^e siècles.

Jean Sorrel a composé les paroles de nombreuses chansons, dont :

La valse mariole

Hymne à Beauvoir

Marche des accordéonistes Saint-Marcellinois.

Il a présidé de nombreuses années le club du Riodel.

Cours Vallier

Auguste, Alexis Vallier-Colombier naît en 1793. Avocat puis bâtonnier à Saint-Marcellin, il sera maire de 1822 à 1830. Devenu ensuite sous-préfet de l'arrondissement de 1830 à 1844, président du tribunal de 1844 à 1856, il terminera conseiller à la Cour de Grenoble en 1856.

Il épouse au château de Cumane, à Saint-Sauveur, le 26 septembre 1839, Céline Rozier de Linage.

Auguste, Alexis Vallier-Colombier meurt en 1862.

Place Jean Vinay



Jean Vinay naît à Saint-Marcellin le 2 février 1907 et passe sa jeunesse en Isère, à l'Albenc, petit village où il viendra se ressourcer sans cesse et terminer sa vie. Son père est agent d'assurance, ses grands-parents agriculteurs à Bessins. Il héritera des qualités de la paysannerie : austérité, ténacité et indépendance qui lui permettront d'arriver, seul, au sommet de son art.

Bon élève, ses parents souhaitent qu'il fasse carrière dans la fonction publique mais, doué en dessin, il lui arrive, en classe, de « croquer la tête du prof » ou, fasciné par la nature, il va la contempler lors de studieuses séances d'école buissonnière. Il se forme à son art tout seul, n'hésitant pas, même, à dérober des draps à sa maman pour peindre comme un authentique artiste.

A vingt ans, ayant négligé de se présenter au conseil de révision, il est envoyé

dans un régiment disciplinaire et en reviendra atteint de tuberculose ce qui nécessitera une opération du poumon et de longs soins.

Il débute dans la vie en tant que représentant de commerce en matériel électrique, crée ensuite une entreprise de fournitures électriques à Grenoble, se marie et divorce quelques années après. Il se cherche. Une constante existe toutefois dans sa vie : il peint, dessine les massifs du Vercors, de la Chartreuse, les gens simples. A nouveau il crée une entreprise de transport dans l'Allier mais, tout voué à sa passion, il décide de partir pour Paris. Là, il s'installe très modestement dans le quartier de Montmartre, se consacre entièrement à sa vocation : il sera peintre.

Pour subsister, il fait des petits boulots, années difficiles qui le marqueront mais les toiles se multiplient : Quais de Seine solitaires, vieux quartiers, parcs et jardins romantiques.... Rien ne l'arrêtera sur le chemin de sa vocation « même s'il doit y laisser sa peau ». D'abord peintre du dimanche, il apprend la peinture, surtout dans les musées, fréquentant assidûment le Louvre et l'Orangerie : « *j'ai eu le coup de foudre pour Poussin, Utrillo, Van Gogh, Cézanne, Corot, Renoir et de jeunes contemporains, sans hiérarchie ni méthode, comme pour le reste* ».

La correspondance de Van Gogh avec son frère lui sert de livre de chevet. Il vit la période exaltante de 1936 qui remet en cause le cubisme, le fauvisme, l'expressionnisme toujours vivant dans l'Ecole de Paris mais ne rentre dans aucun groupe par souci de liberté.

En 1939, il rencontre Renée qui deviendra sa compagne.



Au début de l'occupation allemande, ne pouvant accepter cet asservissement, il rejoint la zone libre puis l'Algérie où il retrouve son ami d'enfance Maurice Girard qui lui fait rencontrer les peintres Mainssieux et Marquet. Ce dernier, lors de parties de boules, lui donnera des conseils qu'il mettra à profit et lui prêtera son atelier. Sa peinture devient plus personnelle, plus colorée ; il a découvert vraiment le rôle de la lumière. Très vite, il expose à Alger en 1942, à Oran en 1943, à Casablanca en 1944.

Mainssieux, le peintre voirennais, dira de lui, à la suite de l'exposition d'Oran : *« un tel art est pure révélation de l'instinct »*.

En 1946, la guerre finie, maître de son art, il retrouve « son » Paris et, en 1947, expose en groupe à la Galerie Durand-Ruel où la critique le reconnaît. Sa peinture simple, sincère, aux tons justes, plaît. Les expositions, les voyages à l'étranger vont alors se succéder mais jamais il n'oubliera sa région, revenant travailler en Dauphiné, dans la maison familiale de l'Albenc : Salon des indépendants (présent depuis 1946), Salon d'automne (présent depuis 1948), salon des Tuileries, Salon du dessin et de la peinture à l'eau, Salon de Mai, Salon des Comparaisons, Manifestation des peintres témoins de leur temps. Il perça vraiment dans les années 1950 et les expositions se multiplient, seul ou avec d'autres peintres, tant en France (Paris, Lyon, Menton, Vichy, Romans...) qu'à l'étranger (Japon, Angleterre, Union Soviétique, Etats-Unis, Mexique, Hollande, Suède, Norvège) et tant dans les galeries privées que dans les musées.

L'Etat français a acquis plusieurs de ses œuvres.

Vers la fin des années 1960, Jean Vinay se détache de « son » Montmartre dénaturé par l'affluence des touristes et se réfugie à l'Albenc où il poursuit son œuvre.

Malade depuis février 1977, mais supportant courageusement son mal, il ne cessera de peindre la terre dauphinoise et les gens simples qu'il aime. Il décédera le 23 août 1978, à l'Albenc, à l'âge de 71 ans après n'avoir vécu que pour la peinture.

Après sa mort, son œuvre fait l'objet de nombreuses expositions dont la dernière en date a eu lieu en 2007, au musée Jean Vinay de Saint-Antoine-l'Abbaye pour le centenaire de sa naissance. Jean Vinay a peint plus de cinq mille tableaux éparpillés aux quatre coins du monde et sept cents d'entre eux ont été légués au département par sa veuve, Renée Vinay.

Jean Vinay est un peintre complet qui utilise aussi bien l'huile que la gouache ou le pastel. Peintre témoin de son temps, il peint comme il voit, comme il sent, transmettant son émotion. Son art tient à la fusion de trois éléments majeurs : beauté vivante des formes, mariage du solide et du fluide, enchaînement des volumes et des couleurs. Sa palette est sobre et riche à la fois, l'on retiendra surtout après les années cinquante, ses tons francs et clairs traités en touches épaisses et surtout la façon dont il « maçonne » sa pâte, surchargeant, nourrissant les surfaces, grattant, taillant dans le « mortier » comme un sculpteur.